

Cahiers de la FOPES

**Questions de politique
économique et sociale**

Synthèses de mémoires FOPES SUD - n°1

Août 2000

**DES FEMMES SEULES, CHEFS DE MENAGE
A KIKWIT :**

**« SUJETS ET ACTEURS » DE LEUR
DEVELOPPEMENT.**

Marie-Thérèse NDUMBA

FOPES
Rue de la Lanterne Magique, 32
Louvain-la-Neuve

Comité de lecture:

Nicolas BARDOS-FELTORONYI
Michel CAPRON
Claude CASTIAU
Daniel CORNEROTTE
Florence DEGAVRE
Catherine LAVIOLETTE
Danielle RUQUOY

Publié avec le soutien du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et
de la Formation de la Communauté française de Belgique

Par la présente collection, " **CAHIERS de la FOPES - Questions de politique économique et sociale** ", la FOPES (Faculté Ouverte de Politique Économique et Sociale) tient à mettre à la disposition des publics intéressés, des synthèses de mémoires de licence, récemment défendus à la FOPES. Cette collection comprend d'une part des mémoires liés aux problématiques plus spécifiques à la société belge et d'autre part des mémoires liés à des thèmes concernant les sociétés africaines. Dans la perspective de la FOPES, ces mémoires visent à élaborer des outils pour l'action - en mettant en lumière aussi bien les contraintes limitant l'action que les ressources mises à la disposition des acteurs - ou à servir d'instrument de formation pour les acteurs de changement social dans le domaine analysé. C'est ce type d'approche du mémoire qui constitue une des spécificités de la formation d'adultes à la FOPES.

Les études retenues concernent des thèmes relevant aussi bien des domaines de la politique économique et sociale proprement dite que, par exemple, de la sociologie politique, de l'enseignement ou de l'économie de l'entreprise.

Un Comité de Lecture sélectionne parmi les mémoires retenus ceux qui lui paraissent susceptibles d'être publiés sous forme d'une synthèse d'une vingtaine de pages. Via ce processus, nous estimons pouvoir publier quelques trois à six synthèses chaque année, qui pourront intéresser des publics spécifiques, qu'il s'agisse de professionnels du secteur, d'étudiants ou de chercheurs universitaires. Quant aux opinions et analyses exprimées dans ces synthèses, elles n'engagent que leurs auteurs.

Pour toute information relative à ces Synthèses de Mémoires, veuillez vous adresser au Service Matériau Pédagogique (SMP) de la FOPES, Rue de la Lanterne Magique, 32 - 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE. - Tél.: 010 / 47.39.10 .
Fax : 010 / 47.81.59.

Michel CAPRON
SMP – FOPES

TABLE DES MATIERES

Introduction : Pourquoi une étude sur les femmes seules	1
1. Les concepts d'acteur et de sujet	3
2. Données générales	5
3. Cinq portraits-types de femmes seules	7
4. Des contraintes	13
5. Des ressources	15
6. Des finalités	17
7. Vers une typologie des logiques d'action des femmes seules	19
• 1. La débrouille	19
• 2. La dépendance	20
• 3. La croyance	21
• 4. La solidarité	21
8. Vers une typologie des logiques du sujet	25
• 1. L'adaptation	25
• 2. L'instrumentalisation	26
• 3. L'innovation	26
• 4. La revendication	27
Conclusion	33
Que proposer ?	35
Bibliographie de base	37
Bibliographie complémentaire	38

**DES FEMMES SEULES,
CHEFS DE MENAGE A KIKWIT :
« SUJETS ET ACTEURS »
DE LEUR DEVELOPPEMENT .**

Marie-Thérèse NDUMBA
mémoire défendu en juin 1999
sous la direction du Professeur
Guy Bajoit.

**INTRODUCTION : POURQUOI UNE ETUDE SUR LES
FEMMES SEULES ?**

Cette recherche sur les femmes seules, chefs de ménage à Kikwit, se situe dans le cadre de notre travail social en tant que bénévole auprès de ces groupes-cibles.

Nul n'ignore que depuis 1980, le Congo-Kinshasa traverse une crise endémique qui a entraîné la déstructuration de la société, le délabrement de tous les secteurs vitaux du pays, le chômage, le non-paiement des salariés, bref, une misère sans précédent. Cette crise a suscité un regain de dynamisme parmi la population et plus particulièrement de la part des femmes, qui se sont mobilisées pour leur propre prise en charge. L'on a constaté l'émergence des associations, des organisations, des ONG, féminines ou mixtes. Dans ce cadre précis et dans un contexte renforcé davantage par la tradition qui veut qu'une femme seule ne puisse s'épanouir en dehors du mariage, et donc de la présence d'un homme, sont nées des associations de « Femmes seules » et de « Veuves ». L'objectif poursuivi pour les deux groupes consiste dans l'encadrement, la promotion de la femme vivant seule avec ou sans enfants et la lutte pour sortir ensemble de la misère à travers l'apprentissage de petits métiers artisanaux, le petit commerce et des travaux de cultures faits individuellement et/ou collectivement.

Dans cette optique, notre travail s'est donné comme préoccupation essentielle d'analyser comment les femmes seules, chefs de ménage, des couches populaires de Kikwit, sont acteurs et sujets de leur existence. Il s'agit donc de dégager les différentes stratégies utilisées par ces femmes pour agir sur les autres, sur elles-mêmes et dans leurs relations sociales, afin de devenir maîtres de leur situation.

L'intérêt de ce travail est apparu à partir du constat que, d'une part, les femmes seules, chefs de ménage, font partie d'une catégorie vulnérable de la société et sont souvent marginalisées et que d'autre part, ce phénomène est en augmentation dans le Sud et mal connu dans notre pays. De plus, le thème des «femmes seules », chefs de ménage, est encore très peu exploité dans la littérature spécialisée malgré quelques écrits, travaux de recherche ou conférences à caractère souvent démographiques réalisés notamment au Bénin, au Burkina Faso et au Cameroun, notamment (Bisilliat J., 1996 : 35-36) La littérature anglo-saxonne, hispanophone et lusophone sur ce sujet est nettement plus abondante.

1. LES CONCEPTS D'ACTEUR ET DE SUJET

Cette étude se base sur la théorie relationnelle de G. Bajoit autour du concept d'acteur et de sujet (Bajoit G., 1992 ; Bajoit G., Franssen A., 1995 ; Bajoit G., Belin E., 1997).

Qui est l'acteur ? **L'acteur social** peut être un individu ou un groupe qui cherche à agir sur les autres en mettant en œuvre des stratégies, en mobilisant des ressources diverses pour atteindre des finalités tout en surmontant ou en contournant des contraintes qu'on lui impose ou qu'il rencontre. Il est donc animé par le souci d'optimisation ou d'adaptation à son environnement.

Qu'entendons-nous par «être sujet » ? **Etre sujet**, c'est savoir gérer soi-même sa propre vie, c'est vouloir rester soi-même un être singulier et unique tout en conservant une cohésion et une unité du « moi » face aux contrariétés et pressions extérieures. Ce travail sur soi est donc la gestion relationnelle de soi qui s'opère grâce aux ressources psychiques que sont la capacité d'accommodation et de distanciation face au conditionnement social. **La gestion relationnelle de soi** est un processus qui s'effectue par la capacité de réduire, de faire disparaître ou de vivre avec les tensions existentielles entre ses propres attentes et celles des autres.

S'accommoder, c'est se conformer ou assumer le contrôle socioculturel tout en restant soi-même. Se distancier, c'est refuser, remettre en question ou critiquer l'ordre social établi, soit pour inventer d'autres solutions, soit pour changer ou améliorer le système établi. Le sujet, confronté à des attentes à la fois désirables et contradictoires, est amené à choisir soit la reconnaissance sociale, soit l'autoréalisation. Ainsi, les deux attitudes d'accommodation et de distanciation sont opposées mais parfois aussi complémentaires.

De l'attitude d'accommodation découlent deux modes de gestion relationnelle de soi ou «logiques du sujet » qui sont des manières différentes de traiter le social. L'adaptation est un mode de gestion relationnelle de soi qui engage l'individu à rationaliser, à remplacer ses attentes par d'autres tout en se conformant au contrôle social. L'instrumentalisation est une logique où l'individu se sert des autres en imposant ses propres attentes en vue de se réaliser.

De l'attitude de distanciation découle l'innovation, mode de gestion relationnelle de soi qui pousse l'individu à inventer d'autres solutions tout en rejetant l'ordre social établi. La revendication est une logique du sujet fondée sur la critique de l'ordre établi pour en attendre des changements ou une amélioration. L'individu est sujet en fonction d'un modèle culturel ou au nom de quelque chose qu'il défend avec conviction.

En synthèse, les logiques du sujet se présentent de la manière suivante :

Logiques du sujet Mode gestion relationnelle de soi	Accommodation Assumer	Distanciation Remettre en cause
Reconnaissance sociale S'impliquer	<u>Adaptation</u>	<u>Revendication</u>
Autoréalisation S'imposer	<u>Instrumentalisation</u>	<u>Innovation</u>

Ces quatre logiques du sujet ne sont pas exclusives les unes des autres, car tout est fonction des circonstances que l'individu traverse (Bajoit G, Belin A, 1997 : 117-130).

2. DONNEES GENERALES

Les femmes seules, chefs de ménage, dont il est question dans cette étude, sont des veuves, des divorcées ou séparées, des mères célibataires vivant seules ou avec enfants et parfois avec d'autres membres de la famille, sans homme à leurs côtés et qui ont l'autorité parentale sur leurs enfants et aussi l'autorité domestique sur ceux qui dépendent d'elles. Elles n'ont pas choisi de vivre seules, mais le sont à la suite de diverses circonstances (décès du mari, répudiation ou abandon ou le fait de n'avoir pas trouvé à se marier). **Etre seule** est toujours perçu, au départ, comme une « tare » par la société et par la femme elle-même.

Nous avons mené des entretiens semi-directifs auprès de vingt femmes seules, chefs de ménage, choisies dans les groupes de « Femmes seules » et de « Veuves » selon les critères de dispersion géographique, d'âge, de statut, d'alphabétisation et de capacité physique. Nous avons voulu avoir une diversité de situations vécues par l'ensemble des femmes de ces deux groupes pour savoir comment chacune, dans une situation particulière, faisait face à sa situation de femme seule.

Notre échantillon n'est nullement représentatif de la population totale des femmes seules de la ville de Kikwit, faute de recensement et de statistiques. Les veuves constituant partout la part la plus importante des femmes seules chefs de ménage, notre échantillon est dominé par cette catégorie.

La collecte des informations s'est effectuée en Kikongo et a été enregistrée sur 34 cassettes représentant une cinquantaine d'heures d'audition. Chacune de ces femmes a été sujette à trois entretiens par souci de complément et de vérification d'informations. Les entretiens ont été traduits en français après une transcription préalable en Kikongo pour l'ensemble, afin d'éviter les biais et par souci de fidélité au message.

Le traitement des données s'appuie sur l'analyse relationnelle à partir des concepts-clés du guide d'entretien : finalités, ressources, contraintes et stratégies. De là, à partir des discours des femmes, il s'agit de saisir le sens latent ou explicite, l'intention contenue afin de comprendre les différentes manières mises en pratique pour être acteurs et donc assumer leurs responsabilités familiales.

Enfin, la dernière étape s'applique à dégager une typologie des logiques d'action mises en œuvre.

Pour examiner comment ces femmes se construisent comme sujets, nous avons utilisé une démarche déductive à partir de leurs discours et avons dégagé également des logiques du sujet. En d'autres termes, nous avons effectué une analyse transversale de l'ensemble des discours.

Nous avons ensuite présenté cinq portraits-types de femmes seules car, si chaque histoire racontée dans les interviews est singulière, elle revêt pourtant un caractère universel. Les faits et les représentations rapportés par Dorothee, Godeliève, Marthe, Marie et Françoise font partie intégrante d'une société donnée. Que savons-nous de ces cinq figures de femmes seules ? Toutes ces femmes vivent dans les quartiers populaires de la ville où règnent l'exiguïté et la promiscuité de l'habitat, où il n'y a pas d'électricité et parfois pas d'eau courante. La vie s'y passe en plein air, il n'y a aucune intimité, ce qui fait que tout se sait et tout est suivi par l'œil inquisiteur du voisin.

3. CINQ PORTRAITS-TYPES DE FEMMES SEULES

Dorothée, aînée d'une famille nombreuse, a commencé très jeune la vie de femme libre. Elle a eu trois enfants, dont deux garçons sont actuellement en vie. Elle habite une maison en semi- durable presque en ruine, que lui a offerte un de ses frères. Depuis qu'elle est devenue membre de différents mouvements religieux (Renouveau charismatique, Focolari, etc.), elle a rompu avec sa vie passée de prostitution et vit de la vente de bois de chauffe. Ses projets de vie s'orientent essentiellement vers les études de son fils cadet. Elle est mue par une volonté d'indépendance et recherche avant tout une vie communautaire sereine dans un monde où le social prime. La soif du spirituel et la paix l'habitent au point que la prière devient pour elle une arme contre les contrariétés de l'existence qu'elle rencontre. Elle vaque à plusieurs activités : les champs, le petit commerce de bois de chauffe et de chikwange, le petit élevage et pratique en même temps la solidarité de groupes. Et dans ses termes à elle, empruntés dans son milieu social, elle dit avec un rire :

« je fais le moyen [...], je vis toujours comme ça parce que Dieu a dit que l'homme ne vit pas seulement de nourriture[...] Il y a des moments où nous vivons seulement de l'air, nous faisons des sacrifices pour ne manger que le soir ».

Il n'y a rien de durable ni de sécurisant dans ses stratégies. Cette apparente diversité ne lui offre aucune garantie pour sa survie. De plus, elle refuse toute éventualité de mariage ou de se retrouver entretenue, privilégiant ainsi le fait de s'assumer elle-même, même par un travail précaire et n'apportant que peu de ressources monétaires. En vrai sujet agissant, elle use de sa marge de liberté pour faire un choix qui n'engage qu'elle-même face à ses ressources limitées. Etre acteur pour elle :

«c'est prendre la charge, le poids de sa vie et celle de ses enfants sans qu'il y ait à ses côtés quelqu'un d'autre (sous-entendu un homme) pour l'aider. C'est aussi conduire sa vie seule ».

C'est une figure de femme responsable et autonome.

Godeliève, est une veuve, de santé fragile et de taille moyenne connaissant une situation de précarité matérielle très prononcée. Personne asthmatique, analphabète, elle a l'air calme et triste. Sa démarche est voûtée, comme traduisant la souffrance. Elle habite la commune de Nzinda, un de ces quartiers populaires de Kikwit où il n'y a pas d'électricité, dans une vieille maison en semi-durable et en ruine que lui a laissé son défunt mari. Mère de quatre enfants en vie, elle connaît, à la mort de son mari, l'éclatement de sa famille et se retrouve à charge de sa fille mariée qui vit avec elle. Elle mène, nous dit-elle, une vie épouvantable avec sa fille, qui lui refuse souvent la nourriture et ne se préoccupe nullement de son état de santé. Elle n'a pas de véritable projet de vie sinon celui d'espérer les aides de ses amies, de son entourage et de sa communauté de foi. Comment être acteur et sujet de sa vie, nous dit Godeliève,

« quand on n'a pas la force ni la santé, quand on ne peut pas se déplacer facilement, quand on ne peut pas faire ce que l'on veut ? »

Tout son discours traduit une misère implacable à laquelle il n'y a d'issue que dans la recherche d'une certaine sécurité sociale à travers l'appartenance à des groupes religieux. Pour se réaliser, elle recourt à la dépendance qui s'érige en stratégie dans un système social où la culture de la masse lui reconnaît sa place. C'est une femme misérable, sans force de caractère, résignée.

Marthe, de grande taille, toujours souriante et avec sa bible en main, est veuve depuis 1992. Mère de huit enfants en vie, qui sont presque tous partis fonder leur famille dans d'autres milieux. Elle se retrouve dans la maison héritée de son mari avec son fils cadet et sa petite fille. Elle n'a pas de contacts réguliers avec ses enfants adultes, sauf avec sa fille mariée qui vivait à Kinshasa et est devenue, à ce jour, veuve, elle aussi. Elle accorde autant d'importance aux soins du corps qu'à ceux de l'âme. Pour elle, le matériel et le spirituel sont indissociables. De nature ambitieuse, elle rêve d'avoir une pirogue parce que, pense-t-elle, elle pourra ainsi accéder à un mieux-être, mais elle se heurte à l'hostilité et à la résistance des piroguiers, qui craignent une concurrence trop forte. De plus, le métier de piroguier est un métier d'homme, donc peu indiqué pour une femme, ce qui représente pour elle, une forme d'exclusion.

L'intégration sociale de Marthe semble difficile dans le réseau social où elle évolue à cause de la pratique de la solidarité des groupes basée sur la réciprocité, le don et le contre-don, selon la théorie de Mauss, qu'elle refuse au profit d'une

logique de la gratuité. Bien qu'analphabète, elle reste critique vis-à-vis de l'institution étatique qui ne garantit aucune structure juridique qui puisse ordonner, clarifier les rôles et les droits de la femme, particulièrement de la veuve.

Les effets néfastes de la conjoncture macro-économique ne lui échappent guère quand elle parle de la fluctuation des prix de la terre. Vivant dans un environnement économique dégradé et face à l'incertitude du lendemain, comme tout le monde, elle pratique plusieurs activités à la fois pour tenter de survivre : travaux des champs, fabrication et commercialisation de savon, mise en location d'une partie de sa maison ou encore vente d'une partie de sa parcelle.

Très croyante, elle vit et respire sa spiritualité dans les moindres gestes et paroles, attitudes ou comportements. Le recours fréquent à la religion et l'allusion à Dieu, comme à un personnage qui vivrait avec elle en permanence, montre combien Marthe tient à placer Dieu au commencement de toutes ses actions. Le spectre de la misère ouvre ainsi à Marthe comme à tant d'autres femmes seules, la voie de l'imaginaire, le rêve pour l'éternité et avec un soulagement visible, elle peut dire :

« maintenant que j'ai cru à la Parole de Dieu, mon cœur éprouve de la joie que les gens ne peuvent pas comprendre, alors que j'ai une telle vie de souffrance. Je ne trouve de la paix que dans la Parole de Dieu ».

Elle ne se sent comme acteur et sujet accompli qu'en passant par ce filtre spirituel. Marthe devient ainsi l'expression du pauvre en quête d'absolu, face à l'insatisfaction matérielle et à la misère accrue.

Marie, de taille imposante et d'apparence forte, souffre de tension artérielle. La fracture de son bras droit l'a rendue handicapée. Elle a connu un parcours très chaotique, mobile, pendant et après son mariage. Très vite veuve, après avoir eu un enfant avec son défunt mari, elle décide de quitter le village et d'aller s'établir à Kikwit en vue de trouver du travail en misant sur sa formation d'enseignante. Elle habite dans sa propre maison en semi-durable où elle a installé une pompe à eau, avec ses six garçons qu'elle a eus d'une autre union, sa fille, devenue veuve, et ses deux enfants. Sa seule préoccupation est d'élever ses enfants, de leur offrir un bel avenir quoiqu'il en coûte, pour qu'ils deviennent des «quelqu'uns », des hommes. Ne sachant plus exercer des travaux durs, elle s'adonne à la fabrication et à la commercialisation de la chikwange et tient particulièrement à son élevage de porcs qui lui attire des conflits et des ennuis avec son entourage ainsi qu'avec

les autorités administratives et religieuses. Son élevage dérange parce qu'elle est simplement une femme et sous prétexte qu'elle élève des porcs en ville, alors qu'elle n'est pas la seule à le faire. D'une nature battante, elle ne se laissera jamais abattre et va recourir en justice même si hélas, elle se rend compte que cette justice est corrompue et qu'elle s'exerce souvent en défaveur de la femme, surtout de celle vivant seule.

Une fois encore, Marie est victime comme de nombreuses femmes, de la manifestation du « genre » ou mieux de la pesanteur sociologique liée à la pérennité du patriarcat, resurgissant ici dans le cadre d'une manifestation de jalousie face à la promotion de la femme. Sa critique est virulente à l'endroit de l'Etat qui joue mal son rôle de garant de l'ordre public et social face à l'arbitraire qui y règne et qui considère une femme sans mari comme une « ombre » dont personne ne se soucie. Etre femme seule dans son milieu social constitue un handicap majeur, nous révèle Marie, c'est un combat permanent dont on n'est pas encore sorti, tant la coutume reste vivace dans les mentalités. La législation et le statut juridique sur le sujet sont inexistantes. Grâce à son appartenance à l'association des « Femmes seules », elle a su acquérir un autre regard sur la femme seule, retrouver la confiance en elle-même et assumer de mieux en mieux ses responsabilités familiales en l'absence de l'homme. Femme volontaire, mûrie par les événements, elle ose lancer un appel au monde Européen pour lui venir en aide, désignant les Blancs par le terme de « frères » :

«... nos frères, les Européens, beaucoup sont aussi des pauvres comme moi mais leurs difficultés sont d'une toute autre nature que les miennes. A ces personnes qui aident souvent, mon cœur me dit qu'elles peuvent aussi m'aider en me donnant un peu d'argent pour que je continue ce travail que j'ai moi-même commencé... ».

Cela prouve combien elle espère une solidarité internationale. Marie est celle qui privilégie une stratégie individuelle plutôt que collective pour tenter d'arriver à ses fins parce qu'il y a dichotomie entre ce qu'elle veut faire, son élevage de porcs, et ce que l'ordre social lui interdit de faire en tant que femme.

Françoise, femme forte, courageuse et de nature gaie, a connu très tôt le veuvage, un an après son mariage en 1984. Diplômée de six ans d'humanités, enseignante puis directrice d'internat dans un lycée, elle a fini par démissionner à cause du non-paiement des salaires en 1992.

Dès lors, elle va s'orienter vers des activités de développement en organisant un petit groupe des femmes de son entourage en vue d'améliorer ensemble leurs conditions de vie, et plus tard en s'investissant dans l'association des « Femmes seules ». Elle habite un nouveau quartier avec sa propre fille, un enfant de son mari, sa mère et son frère marié, dans sa maison, fruit de son travail. Françoise est portée naturellement vers un développement communautaire qu'elle défend avec conviction. Contrairement à d'autres femmes interviewées, son projet de vie ne se limite pas à la survie au quotidien mais contient un vaste programme : la scolarisation des enfants, les loisirs, les voyages, « le partage des savoirs par la publication » et enfin « devenir économiquement forte pour aider d'autres femmes ».

Françoise est une femme de tête, qui va s'imposer face au pouvoir des oncles, considéré souvent comme immuable dans la prise des décisions, pour devenir maîtresse d'elle-même. Elle est victime de la justice du fait d'être veuve. C'est en effet le vide juridique qui domine par rapport à l'article 448 du code de la famille :

« la femme doit obtenir l'autorisation de son mari pour tous les actes juridiques dans lesquels elle s'oblige à une prestation qu'elle doit effectuer en personne ».

Femme seule, malgré ses multiples plaintes et son acharnement auprès des tribunaux de la place contre l'homme qui l'a escroquée, son problème est resté sans suite. Elle est très critique non seulement à l'égard des autorités publiques mais aussi de celles de l'église. Car, si les femmes seules retrouvent certaines responsabilités au sein de l'église, c'est paradoxalement au prix de leur exploitation puisque cette dernière ne leur vient pas en aide en cas de difficultés :

« au niveau de la paroisse de mon église..., c'est nous les Mamans qui n'avons pas de mari qui exécutons les travaux parce que nous sommes disponibles. Ainsi donc, notre propre église ne nous accorde pas de place, à moi, une maman qui vit vraiment seule.... C'est ainsi que parfois, à l'intérieur même de l'église, nous constatons que nous sommes exploitées.... Tu vas voir que l'aide est accordée à un couple qui a du travail... ».

Aussi, réclame-t-elle des droits et des lois en faveur des femmes seules. Le manque de moyens financiers, de matériel adéquat et l'inexistence des institutions de crédit restent un handicap majeur pour les activités culturelles des femmes

seules, nous dit-elle. Comme tout le monde, elle entreprend plusieurs activités individuelles et communautaires pour se réaliser. Tout son discours est empreint d'un sens aigu de la solidarité et d'un développement non sectaire. Françoise est l'expression d'un monde en évolution et en rupture avec le traditionnel. Ci-après, une définition révolutionnaire de la femme seule qu'elle nous propose :

«pour moi, la femme seule, que ça soit en ville ou au village, est celle qui conduit seule sa vie et celle de ses enfants ; celle qui prend toutes ses responsabilités chez elle, même si d'autres personnes peuvent lui apporter leur concours ; celle qui respecte et éduque ses enfants, qui respecte les gens du quartier et vit bien avec tous ; celle qui se prend en charge en comptant sur son intelligence et ses capacités ; celle qui, après avoir amélioré la vie de sa propre famille, songe à aider d'autres à se développer ; enfin, celle qui amène dans leur groupe d'autres femmes moins avisées pour arriver à confirmer leur personnalité ».

Au terme de cette présentation des portraits des cinq femmes seules, nous pouvons constater que chacune de ces femmes adopte une manière spécifique pour se constituer comme sujet et acteur dans un même contexte social frappé par une crise aiguë sur les plans économique et politique. Chacune sélectionne dans son environnement, usant de sa marge de liberté ou non, les ressources culturelles qu'elle estime utiles pour son autopromotion. Enfin, se référant à des principes de sens que sont la famille, l'Etat, la communauté, la religion et la tradition, chacune de ces femmes tente de confirmer certains traits de la socialisation, d'en rejeter d'autres ou d'en construire de nouveaux en reproduisant le même modèle ou en ébauchant un autre modèle culturel.

L'analyse transversale avec quinze autres femmes seules nous révèle les mêmes caractéristiques, les mêmes façons de s'assumer, de se prendre en charge, de se responsabiliser malgré quelques nuances. Elle nous montre également que ces femmes seules, chefs de ménage, sont confrontées à des contraintes de tout genre mais qu'elles font appel à plusieurs ressources pour mettre en œuvre diverses stratégies afin de parvenir à leurs fins.

4. DES CONTRAINTES

Nous avons relevé cinq contraintes majeures d'après les discours des femmes.

Les contraintes d'ordre économique englobent tous les aspects macro-économiques, à savoir : l'inflation, l'instabilité des prix, la rareté des signes monétaires et le manque de réseaux institutionnels de crédit, sans compter l'insolvabilité de la clientèle ainsi que la précarité financière dans ce contexte de crise. La majorité des femmes seules interviewées, soit 85%, accuse une situation de précarité financière très aiguë et ne dispose donc d'aucun pouvoir économique malgré leur lutte pour la survie. De par leur situation et leur position sociale, ces femmes sont victimes de la tradition.

Dans **les contraintes culturelles** sont évoquées la dévalorisation de l'image de femme seule par la société, une forme d'exclusion par les institutions, et la division sexuée du travail. La femme seule passe pour «une chose inutile », «une personne sans valeur » selon leurs propres termes, du fait de ne pas avoir de mari. 60% des femmes seules le confirment dans leurs discours. Nous pouvons dire qu'elle est «le *néгатif photographique de la société* » (Sols J.L., 1994, 27). **Les contraintes d'ordre institutionnel** dénoncées par 65% des femmes concernent surtout l'absence de cadre juridique cohérent en leur faveur, le manque de système de sécurité sociale, de pension de veuvage et l'arbitraire de la justice. L'Etat, l'église et la société ne leur accordent aucune place dans la vie de la cité, sinon celle d'être des citoyennes de seconde zone, prêtes pour des travaux bénévoles.

La contrainte physique évoquée par 60% des femmes est liée à l'état sanitaire fragile pour les unes, à un handicap physique pour d'autres ou encore à la maladie et au décès de membres de la famille. Elle est une occasion de faillite dans leurs activités du fait que ces femmes couvrent leurs dépenses quotidiennes et urgentes dans un même type d'activités. La santé n'est pas bonne. C'est une réalité avec laquelle on vit, habitué que l'on est de n'avoir aucun moyen de se soigner, n'ayant donc aucun espoir de guérir de quoi que ce soit, vivant son mal avec patience et résignation, comme quelque chose «contre quoi on ne peut

rien ». On se soigne au jour le jour, si l'on peut, visant seulement un répit que l'on sait provisoire. A ces problèmes de santé s'ajoutent les conditions pénibles de travail que connaissent ces femmes habituées à faire de longues distances pour trouver des terres cultivables, ainsi que les vols de cultures et les aléas du climat.

Les femmes seules interrogées ont également soulevé le cas de conflits relationnels avec l'entourage, la famille, les autorités de tout genre et parfois l'indifférence des parents proches ou éloignés. Ces **contraintes d'ordre social**, même si elles ne sont pas très répandues, révèlent un signe des temps : l'éclatement des familles suite à une forte monétarisation des biens et services, et la compétition caractérisée par des comportements de jalousie surtout à l'égard de la femme seule. L'on assiste ainsi à une forme de déstructuration lente de la société où la valeur de la solidarité profonde commence à perdre son sens dans un milieu touché par la crise, dans le contexte de la mondialisation. La plupart de ces femmes essaient d'affronter la vie au quotidien avec les moyens du bord à leur portée, sans trop rêver. Elles se savent si pauvres, si dénuées de tout, malades, stigmatisées, et pas assez aidées, que cela cesse d'être une tare. C'est leur vie et elles la prennent ainsi.

5. DES RESSOURCES

Ces femmes mobilisent plusieurs ressources pour faire face à leur situation de précarité. Avant d'inventorier les différentes ressources, il est important de faire remarquer que la pauvreté de ces femmes seules n'est pas comparable à celle que connaissent les gens au Nord. Toutes ces femmes ont un toit familial, il n'existe pas de « sans domicile ». Les parents proches jouent un grand rôle dans les questions d'hébergement. L'espace domestique (la maison) est à la fois semi-privé et semi-public. Ce sont des lieux où se soudent tous les liens de la communauté. La forêt, les champs et le jardin constituent pour ces femmes un potentiel naturel où elles peuvent à volonté aller cueillir ou ramasser ce qui peut relever de leur subsistance (le ponde, le bois). C'est là que l'on voit toute l'importance d'une économie non monétariste, venant à la rescousse des plus pauvres, même si elle n'est pas comptabilisée.

Le capital technique, basé sur les savoir-faire et les compétences acquis grâce aux mouvements associatifs et religieux, aide ces femmes seules à jouer un autre rôle au sein de leur communauté : celui d'agent nouveau de développement. Néanmoins, certaines d'entre elles n'arrivent pas à le rentabiliser, faute de moyens financiers. Grâce à leur capital familial constitué souvent de l'aide matérielle des enfants et parfois de la famille élargie, elles peuvent encore soulager leur misère au quotidien et parvenir à survivre. Les enfants sont à la fois une richesse parce qu'ils représentent une garantie pour la vieillesse des parents et une main d'œuvre qui ne coûte rien à la famille.

Le capital social que mobilisent ces femmes, comprend tous les liens d'amitié, la vie communautaire, l'adhésion à des groupes de tout genre fonctionnant sur le régime de la réciprocité.

Enfin, le capital religieux aide toutes les femmes interviewées à transcender la pénibilité de leur vie et à rechercher la cohésion et la paix sociale, ainsi qu'à construire leur identité positive sur le plan moral. Toutes ces femmes sont croyantes. Cela peut étonner mais il faut savoir qu'il ne s'agit nullement de fuir ses responsabilités, mais au contraire, de se servir de la religion pour se réaliser, se donner de la valeur, puiser une raison de vivre et rester debout face aux difficultés

quotidiennes de la vie. La religion, devenue phénomène de mode dans ce contexte de crise que traverse le Congo-Kinshasa, ne devient-elle pas, de cette façon, une référence culturelle à laquelle tout le monde s'accroche en fonction d'un devenir insaisissable ?

6. DES FINALITES

Les finalités de ces femmes seules se résument en besoins de base : la scolarité de leurs enfants, le bien-être, le besoin spirituel, la paix sociale ou le désir d'intégration. Les discours des femmes traduisent un désir immense d'offrir un bel avenir à leurs enfants à travers les études, quels que soient les sacrifices qu'elles endurent. Ces femmes ne voient « quelque chose de supérieur » que pour leurs enfants, jamais pour elles-mêmes. Et c'est la scolarité de leurs enfants qui constitue l'essentiel de leurs préoccupations, « pour devenir des quelqu'un plus tard » et par-là même, se sauver eux-mêmes et peut-être les aider, elles, dans leur vieillesse. La scolarité des enfants est ainsi assimilée à une réussite sociale.

On constate que la plupart de ces femmes, vivant dans une situation d'extrême pauvreté, ne fabulent pas, ne projettent rien et n'ont part à aucun rêve, sauf celui d'espérer le salut ou l'éternité. La soif du spirituel est telle chez ces femmes qu'elle transcende toutes leurs souffrances et leur misère au quotidien. La religion n'est pas un précepte, ni une maxime ou une doctrine que ces femmes respectent comme un ordre établi, mais elle est vécue, incorporée dans leurs actions, dans leurs paroles au point que leur langage courant s'en trouve imprégné d'images, de termes ou concepts bibliques. C'est la religion de la vie qui s'est incarnée dans tout leur être. A lire quelques-uns de leurs énoncés, on pourrait croire que ces femmes utilisent la religion comme un refuge dans ces moments de crise, mais rien dans leurs actes ne le laisse supposer :

« ma joie est dans le Seigneur qui prend soin de moi et de tous mes travaux ».

Ou encore, cette parole :

« dans le groupe de prières, j'ai trouvé la paix du cœur et je vois que Dieu m'aide dans les travaux que je fais. Tous les travaux que je fais à la paroisse et à l'église, nous les faisons au nom de l'amour que nous avons appris dans notre groupe ».

A côté de cette majorité qui affiche un élan religieux étonnant, une minorité de 15% de femmes aspire au progrès à la fois communautaire et individuel,

caractérisé par une volonté de «sortir ensemble de la misère » grâce à des actions collectives de développement.

Ce qui est frappant chez les femmes interviewées, c'est le très grand désir de conserver la cohésion sociale, d'éviter les ruptures dans toutes leurs relations en vue d'une intégration harmonieuse et de la reconnaissance sociale. Pour parvenir à leurs fins, elles construisent diverses stratégies en tenant compte des circonstances, des ressources et des contraintes du moment. Ainsi se livrent-elles à la pluriactivité pour survivre ou à la stratégie de grégarité par besoin de sécurité sociale ou encore à des stratégies de gestion relationnelle.

7. VERS UNE TYPOLOGIE DES LOGIQUES D'ACTION DES FEMMES SEULES

L'analyse transversale de ces différents discours des femmes seules, a conduit à dégager la logique ou les logiques à l'œuvre, ce que les sociologues désignent par : *«prendre la piste sinueuse des choix opérés par l'acteur et rendre compte de ce qui les fonde»* (Amblard H., Bernoux Ph. , Herrebos G., 1996 : 199).

Les logiques d'action se définissent comme des manières de combiner la gestion des contraintes, des ressources, des finalités et des stratégies. De l'ensemble du corpus des interviews se dégagent quatre logiques d'action que mettent en œuvre les femmes seules pour être acteurs de leur vie ou mieux de leur développement. Ces logiques d'action ne sont pas exclusives les unes des autres, puisqu'elles dépendent d'une part, des ressources, des contraintes auxquelles «l'acteur-femme seule» doit se confronter et d'autre part, du champ dans lequel cet acteur se situe. La typologie que nous avons dressée n'est qu'un instrument d'analyse, de compréhension de la réalité et non sa représentation.

1. *La débrouille*

Selon le sens étymologique, la débrouille signifie «se tirer des difficultés ou s'en sortir par soi-même sans aide». Et que nous disent les femmes ?

«une femme seule est celle qui n'a pas d'homme. C'est elle-même qui conduit sa vie, qui soigne ses enfants, les met en classe jusqu'au moment où ses enfants deviennent des «quelqu'un» pour la soigner plus tard».

Ce discours montre clairement une définition propre aux femmes, teintée du sens des responsabilités et exempte de la notion de dépendance. La débrouille se manifeste ainsi chez ces femmes à travers la production agricole rurale, l'artisanat et/ou le petit commerce ou encore un commerce varié, la collecte de bois de chauffe et la cueillette. Est donc débrouillarde, l'acteur-femme seule qui, quelles que soient ses ressources et les contraintes qu'elle subit, s'assume, même de manière précaire, à travers des activités rémunératrices diversifiées pour atteindre ses finalités. C'est la femme qui ne se laisse jamais abattre et qui ne compte que

sur ses propres forces. De ce fait, la débrouille entre dans la catégorie du « travail improductif sous- rémunéré », qui ne peut prétendre accorder à toutes ces femmes un réel pouvoir économique, en dépit de leur volonté de prise en charge et de leur conscience d'être « agents et artisans » de leur propre développement. Dans l'ensemble de l'échantillon, 11 femmes seules se révèlent débrouillardes, pleines de capacités d'autonomie, de sens de l'organisation et de responsabilité, dans un contexte de crise et de mal-développement où elles tentent de s'affirmer comme « acteurs ». Les femmes débrouillardes sont fières du fait de produire un travail de leurs « propres mains ». Les portraits de Dorothée et de Marie sont révélateurs de femmes qui comptent avant tout sur elles-mêmes.

La migration est une stratégie transitoire utilisée par une minorité des femmes de l'échantillon avant de se lancer dans d'autres logiques d'action, selon les circonstances rencontrées à un moment donné de leur existence.

2. La dépendance

Il s'agit d'une stratégie d'assistance qui marque une idée de sujétion et de subordination privant ainsi des notions de pouvoir et de liberté la personne qui la pratique. C'est une logique basée sur « le recevoir ». Les propos d'une des femmes âgées illustrent bien ce manque de pouvoir par l'image d'un « enfant qui attend du matin au soir... » et de non-participation à la vie active par l'usage du verbe « attend ». Cette assistance n'exclut pas le fait d'exercer un petit commerce à la sauvette à domicile. Elle est privilégiée par les femmes âgées de notre corpus, n'ayant pas de travail et de revenus propres, et souvent handicapées par la maladie ou très limitées dans leurs ressources matérielles.

Cependant, cette logique de la dépendance est vécue de manière différente par chacune des cinq femmes concernées dans l'ensemble de l'échantillon.

Godeliève, le prototype de la dépendance, vit cela comme quelque chose de naturel malgré le sentiment d'inutilité qu'elle éprouve. L'une d'entre elles valorise la dépendance par sa maternité selon cet adage : « elle goûte au fruit de l'arbre qu'elle a planté », même si, parfois, elle ressent le fait de dépendre de ses enfants comme un sacrifice.

Deux autres femmes la vivent comme une dévalorisation de leur personne parce que diminuées dans leur rôle social.

Enfin, une autre encore la vit comme une sorte de révolte parce qu'elle est dévalorisée dans son rôle de mère ou de parent. Il se pose ainsi des problèmes d'ordre psychologique à cause de la réduction de leur rôle d'acteur de leur existence. La plupart d'entre elles sont entretenues par leurs filles, ce qui montre combien le rôle de maintien de la reproduction sociale de la famille est dévolu à la femme. L'assistance familiale et communautaire dont elles bénéficient est une des marques de la tradition. Ainsi, dans le code de la famille congolais, l'assistance vis-à-vis des alliés de la famille élargie est perçue comme une obligation, c'est-à-dire comme faisant partie du principe de solidarité basé sur le devoir que les membres de la famille ont les uns vis-à-vis des autres (Journal officiel de la République du Zaïre, 1987, 21-22). Partant de cette conception, la dépendance ne peut pas être considérée selon une optique occidentale qui l'assimile à une forme de parasitisme.

3. La croyance

C'est une logique basée sur la prédominance de la religion qui, selon Durkheim, «joue un rôle social régulateur » (Durand J.P., Weil R., 1989 : 79). C'est Dieu qui est au cœur de tout ce que fait la femme seule pour survivre et se réaliser. Le travail, la paix sociale, le bien-être qu'on recherche sont orientés par l'idée de Dieu. En effet, Dieu a donné à l'homme la mission de «transformer le monde », selon la Bible dans Genèse 1 et 2. Ce qui donne tout son sens à ces propos de Marthe sur le travail humain :

«il faut travailler de ses propres mains pour avoir de quoi manger parce que la parole de Dieu dit : « si tu ne travailles pas, ne mange pas ».

Marthe reste l'archétype de cette logique de la croyance, car tout en elle se «con-fond » avec Dieu. Mais toutes, cependant, pratiquent la croyance. Pour les unes, elle est un cadre de référence qui guide leurs actions et, pour d'autres, une aide précieuse pour leur combat de survie au quotidien. L'acteur-femme seule retrouve, grâce à cette logique, une force, une sorte de dynamisme pour faire face à des conditions existentielles précaires.

4. La solidarité

C'est une logique de réciprocité, de partage des idées et expériences heureuses et malheureuses au sein de groupes divers. La solidarité comme

stratégie de survie s'enracine dans un mode particulier d'organisation d'actions collectives, aboutissant à la capitalisation du social, des savoir-faire et rarement à l'accumulation financière. La caractéristique principale des réseaux de solidarité est le partage d'une même situation de précarité, des mêmes convictions, des mêmes valeurs, qui finit par produire une conscience collective chez ces femmes seules d'affronter le présent et l'avenir avec ce que l'on a mis en commun, de lutter enfin ensemble pour le progrès de toutes et de chacune, sans trop rêver. Car personne n'ignore que les pauvres s'associent souvent entre eux au nom de leur condition commune et de l'exclusion dont ils sont l'objet de la part de la société. Le sentiment d'abandon qu'éprouvent ces femmes à l'endroit des pouvoirs publics et de la société, explique leur combat et leur volonté de les défier par l'acquisition d'une mentalité responsable, laquelle est renforcée par la pratique de la solidarité dans les mouvements associatifs.

L'analyse des discours des femmes nous amène à distinguer plusieurs formes de solidarité. Pour l'ensemble des femmes, il s'agit d'une solidarité «fusionnelle», dans la mesure où «chaque *individu attend que les autres reconnaissent, approuvent et valorisent l'expression de ce qu'il est ou prétend être* ». En effet, la solidarité fusionnelle permet d'atteindre la même finalité[...], à savoir que chacun attend des autres qu'ils le «con-fondent» dans la chaleur du groupe.

L'on a constaté également chez les femmes, la pratique de la solidarité «fonctionnelle», *garantie par le contrôle normatif de tous sur chacun*, ce qui est assimilée à la solidarité clanique et familiale (Bajoit G., 1992 : 105). Trois femmes seules de l'échantillon se distinguent de ces deux catégories mais presque toutes, même les dépendantes, sont solidaires. C'est pourquoi il convient de souligner que l'acteur- femme seule est un tout, à la fois complémentaire et contradictoire à travers les logiques d'action qu'il met en œuvre. Chaque femme seule effectue des choix en fonction des objectifs à la fois complémentaires et contradictoires qu'elle juge prioritaires à un moment donné de sa vie.

De ces différentes logiques d'action découlent deux types : une logique d'action individuelle et une logique d'action collective, résumées selon le schéma ci-après.

Types de logiques d'action	L'acteur compte sur lui-même	L'acteur compte sur l'extérieur
<i>Logiques d'action individuelles</i>	<i>Débrouille / Migration</i>	<i>Croyance</i>
<i>Logiques d'action collectives</i>	<i>Solidarité</i>	<i>Dépendance</i>

Au terme de cet essai de typologie, nous remarquons que les femmes seules sont à leur manière « acteurs de leur vie » grâce à différentes stratégies qu'elles mettent en œuvre et qui débouchent pour les unes sur l'affirmation d'une prise en charge personnelle, d'un certain pouvoir sur elles-mêmes et leur famille respective et pour les autres, sur une forme d'obligation d'assistance que recommande la tradition à l'endroit des membres de la famille, parents et alliés.

8. VERS UNE TYPOLOGIE DES LOGIQUES DU SUJET

Les femmes seules vivent dans une communauté, une société et, pendant leur socialisation, elles sont confrontées à des incohérences et à des contradictions entre leurs aspirations, leurs limites et celles des autres, provoquant ainsi des tensions existentielles qui affectent leur « moi ». Ce travail sur ses propres tensions est ce que G. Bajoit appelle « la *gestion de soi qui vise à atteindre un état jamais acquis, toujours à refaire, de non-tension, de repos, de satisfaction, un sentiment d'avoir, d'être et de faire ce que l'on attend de la vie, dans les limites que l'on assume, que l'on accepte, que l'on supporte* » (Bajoit G., Franssen A., 1995 : 144).

Cette gestion relationnelle de soi implique chez les femmes seules des attitudes différentes visant, soit à assumer le conditionnement social, soit à le rejeter, soit à lui imposer leur propre style, soit à prendre distance afin de rester elles-mêmes à travers le temps et l'espace et inscrire ainsi leur histoire personnelle dans la trame du social.

Quatre logiques du sujet ont été isolées et montrent comment les femmes se constituent comme « sujets de leur existence ».

1. L'adaptation

C'est un mode de gestion relationnelle de soi basée sur la recherche de la reconnaissance sociale en essayant de s'accommoder des contraintes du social. Elle est pratiquée par les femmes seules qui s'adaptent aux exigences de leur milieu social pour se faire reconnaître et intégrer dans la société. Ces femmes renoncent à leurs propres attentes pour se rallier à celles des autres ou de la collectivité, estimant que c'est de cette façon qu'elles vont se faire accepter et éviter des cassures. Le regard des autres oriente et conditionne ce qu'elles veulent être. La plupart des femmes seules interviewées sont adaptatrices parce qu'elles prennent la vie telle qu'elle est. Que peuvent-elles face à une misère criante, sinon l'assumer grâce à la spiritualité, à la religion ? Ces paroles de l'une des femmes en font état :

« il y a des jours où je ne mange que le soir. Je donne seulement merci à Dieu parce qu'il a dit que l'homme ne vit pas seulement de pain mais surtout du souffle que Je lui ai donné » (Dorothee).

Elles jouent le personnage que les autres attendent d'elles en retravaillant et en réadaptant leur projet identitaire. Ainsi, les petites responsabilités qu'elles exercent au sein de leur communauté, de l'église locale, ne sont que l'illustration de leur immense désir d'être considérées et reconnues, enfin, d'être « sujets » de leur histoire.

2. L'instrumentalisation

Ce mode de gestion relationnelle de soi consiste à se servir des autres pour s'autoréaliser et se base également sur le travail d'accommodation au social. Il s'agit de quelques femmes seules, souvent dépendantes, qui profitent de la communauté de foi et de vie, de la famille et de l'amitié pour être « sujets » de leur vie. Sans les autres, elles savent qu'elles ne sont et ne deviendront plus rien et imposent leurs attentes aux autres en utilisant parfois la ruse afin d'éviter les conflits. La maternité, la solidarité, deviennent des moyens légitimes pour la réalisation de cette catégorie de femmes. De ce fait, elles font subir à d'autres des contraintes malgré elles. Cet esprit instrumental est traduit dans leurs propos :

« on dit que si tu mets au monde, les enfants doivent t'aider. Si tu n'as pas d'enfants, à ce moment, tu dois souffrir. Je vis toujours sur le compte de mes enfants » (Elisabeth).

3. L'innovation

Elle se base sur le travail de distanciation du conditionnement social, c'est-à-dire l'analyse et le rejet du social pour s'affirmer comme « sujet » de son existence en s'appuyant sur de nouvelles bases. Une minorité des femmes seules dites novatrices, rejette leur(s) rôle(s) traditionnel (s) au profit de l'établissement d'un nouveau rapport à la valeur travail, entre l'homme et la femme, aux liens matrimoniaux qui ne sont plus imposés mais négociés, enfin aux rôles nouveaux de la femme. Elles recherchent non pas la reconnaissance sociale mais une affirmation de soi et une identité nouvelle. Ces paroles de l'une d'entre elles constituent une preuve de leur volonté de braver la tradition et tout ce qui est considéré comme le monopole des hommes :

« quand j'ai commencé à élever des porcs en 1993, en pleine ville [...], les gens qui sont jaloux disaient : « Est-ce que vous avez d'abord entendu ou vu qu'une femme faisait de l'élevage dans notre pays ? » (Marie)

Tous les stigmates des femmes seules deviennent, grâce à la logique novatrice, une source de prise de conscience nouvelle d'être « femme seule ». Une nouvelle définition s'amorce ainsi dans leurs discours :

« la femme seule est celle qui vit seule dans sa maison au su et au vu des gens de la cité, du quartier ou du village[...]. Il n'y a plus d'homme qui lui vient en aide, c'est elle-même qui prend toutes les responsabilités de sa maison, pour ses enfants et vis-à-vis d'autres problèmes[...]. C'est aussi la femme qui donne une bonne éducation à ses enfants, qui respecte les gens du quartier, qui a une bonne conduite. C'est une personne qui a compris qu'elle-même a l'intelligence, la connaissance que Dieu lui a donnée, qu'elle doit se prendre en charge, elle et sa famille et aussi chercher à aider d'autres femmes qui vivent encore dans l'ignorance pour qu'elles s'améliorent » (Françoise et Georgine).

Les femmes novatrices se battent pour avoir leur autonomie, nonobstant leur situation de précarité. Elles veulent être des responsables de leur existence et non plus des assistées, des dépendantes. Hier, elles croyaient encore en l'homme, aujourd'hui, elles ont retrouvé la confiance en elles-mêmes, en leurs propres capacités. Cette catégorie de femmes seules fait partie des femmes qui « changent les choses, qui les font bouger ». Qu'importe la faim, le manque d'argent ou encore la non-scolarisation des enfants, elles ne veulent plus être « des choses, des objets pour de l'argent ». Elles refusent cette logique de la coutume qu'une femme seule « n'existe pas, c'est une ombre ». Elles rejettent également l'étiquette de « ndumba » qu'on leur a collée pour se construire une identité positive. Elles ont choisi consciemment de « rester pauvres mais dignes et libres ». On assiste ainsi à une transformation progressive des comportements des femmes seules face aux rapports hommes/femmes et à l'exclusion dont elles sont souvent l'objet.

4. La revendication

Ce mode de gestion relationnelle de soi se base sur la reconnaissance sociale et le travail de distanciation du conditionnement social, tout en s'impliquant

pour une amélioration du système présent. Il se caractérise par une attitude critique à l'égard des institutions sociales (normes, valeurs et représentations) et par l'affrontement en vue d'imposer ses idées, ses attentes aux autres. Cette logique est celle d'une minorité de femmes seules de l'échantillon, qui réclament des lois, des droits et qui demandent d'accorder une place à la femme seule afin qu'elle apporte sa pierre dans la construction de la société. Ce sont des femmes qui se battent pour faire passer leurs convictions, se plaçant ainsi à l'avant-garde d'une révolution douce pour celles qui défendent la dignité et la reconnaissance de la femme seule dans son milieu. Il ne s'agit pas de rompre avec les pouvoirs publics ni avec les institutions malgré les critiques et les revendications, mais il est davantage question de se faire accepter, de se fondre avec leurs attentes et leurs idées personnelles dans ce moule qu'est la société, quels que soient les conflits qui en découlent puisqu'on les assume. Le groupe ou le mouvement associatif semble être le lieu indiqué pour ces femmes pour agir ensemble pour leur cause, pour leur dignité. Elles vont recourir également aux instruments de communication (radio, causeries) pour conscientiser et sensibiliser leur communauté à la reconnaissance des femmes seules. Leur revendication vis-à-vis de l'Etat concerne non seulement l'amélioration de leur condition sociale mais aussi leur représentativité, qui peut être politique, pour la consolidation de leur projet identitaire parmi les autres. Les femmes seules revendicatrices sont donc celles qui, tout en s'intégrant, participent directement à une lente évolution de l'ordre social établi en s'affirmant comme «sujets » de leur existence.

En résumé, cette analyse nous révèle que les femmes seules se positionnent comme sujets de leur vie, donc de leur propre développement, en adoptant des manières différentes de traiter le conditionnement social et de se gérer dans la société. Les femmes adaptatrices choisissent de renoncer à leurs attentes pour se rallier à celles de la collectivité, en estimant que c'est de cette manière qu'elles peuvent être reconnues. Les instrumentales, elles, s'appuient sur le social pour être ce qu'elles veulent et sont contraintes de conserver des alliances parce qu'elles y trouvent leur propre intérêt. Tandis que pour les novatrices et les revendicatrices, la crise leur a été d'un grand secours en leur permettant la remise en question du système de production, du système traditionnel, du système institutionnel dans les rôles et la place de la femme seule, mais aussi en favorisant, grâce aux mouvements associatifs et religieux,

l'émergence d'une mentalité responsable, «**travailler de ses propres mains** », «**refus de prendre un homme** », d'une mentalité critique, «**les yeux se sont ouverts** », d'une mentalité de progrès communautaire, «**améliorer ses conditions de vie et celles des autres** » et enfin, d'un esprit revendicatif d'un statut pour la femme seule, «**des lois pour protéger les Mamans seules** ».

Toutes ces logiques du sujet sont transversales car, même si les femmes seules privilégient certains modes de gestion relationnelle de soi, cela n'empêche qu'à certains moments de leur vie, elles gèrent leurs tensions existentielles en mêlant les deux capacités : l'accommodation et la distanciation.

De cette analyse, découlent quelques constatations. L'ensemble des femmes seules se subdivise en deux groupes suivant les attentes exprimées dans leur discours. Les unes aspirent à la fois à leur autoréalisation et à la reconnaissance sociale au sein de leur communauté et donc rêvent de «devenir quelqu'un » alors que d'autres par contre, se contentent de la réalité brute du quotidien et ne laissent la place à aucun rêve.

Ainsi être sujets pour les premières, c'est «se battre » pour conserver sa liberté, au prix de sacrifices souvent très lourds, c'est «espérer » un avenir meilleur, c'est «refuser » les contraintes imposées au nom de ses propres convictions mais aussi, c'est «se contenter » de ce que l'on a, «s'accepter ».

Tandis que pour le deuxième groupe, être sujet, c'est «subir », c'est s'accepter telle qu'on est. Dans ce contexte, y a-t-il une liberté ?

Comme le précise bien G. Bajoit, «*être libre «ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais à vouloir ce que l'on fait, pas à vivre comme on pense, mais à penser comme on vit* » (Bajoit G., 1995 : 176).

Ces deux manières d'être sujets s'appellent les voies du sujet : la recherche de la reconnaissance sociale pour les adaptatrices et les revendicatrices et de l'autoréalisation pour les instrumentales et les novatrices.

La recherche de la reconnaissance sociale se caractérise par la légitimation de ce que la femme seule estime utile à la collectivité et par la conformité aux attentes de la société, avec parfois un souci du progrès de celle-ci. Cette catégorie appartient à la voie réaliste parce qu'elle veut contribuer au progrès de la communauté.

L'autoréalisation se base sur la légitimité de ce que la femme seule juge utile pour son propre épanouissement. Dans ce sens, elle verse dans l'idéalisme à cause de l'affirmation du moi, contraire à la tradition communautaire.

Ces deux groupes de femmes sont sujets en fonction d'un modèle culturel, c'est-à-dire au nom des principes de sens qui fondent la légitimité de leurs choix pour exister, pour être. En référence à notre problématique, ces femmes seules évoluent dans un contexte de crise, où les références culturelles cessent d'être homogènes, tandis que l'affaiblissement du système traditionnel engendre d'autres repères, d'autres principes. Le conformisme cède à l'idée de la liberté de l'individu et du même coup apparaissent des formes de contestation et de marginalité du fait de refuser l'ordre ancien d'un côté et, de l'autre, la liberté de s'attacher à cet ordre ancien. La femme seule de notre corpus s'appuie sur des principes de sens qui sont soit conformes, soit contraires au modèle culturel en présence.

Au nom de ces principes de sens se dégagent deux autres tendances chez les femmes seules interviewées : les modernes et les traditionnelles.

Les modernes (les novatrices et les revendicatrices) se marginalisent par rapport aux pratiques communes, tentent de se détacher des stéréotypes sociaux au nom de la réalisation de soi et de leur autonomie. Il s'agit d'une nouvelle conscience présageant le changement social qu'elles défendent et essaient de répandre autour d'elles dans la recherche d'un statut social, d'une identité de femme seule.

Les traditionnelles (les adaptatrices et les instrumentales) sont celles qui respectent la tradition tout en ne se soumettant pas totalement et qui, au nom de cette même tradition, cherchent à la perpétuer en la rendant incontournable dans le but de se réaliser, d'exister.

Notons que cette typologie des logiques d'action et du sujet n'est nullement une classification, une catégorisation des personnes ni un ensemble de clichés. C'est une construction permettant d'appréhender la réalité sous ses différents aspects sans confiner les femmes seules concernées, de manière permanente, dans les particularités de cette typologie.

Eu égard à ces différentes logiques, il devient évident que le fait de se retrouver **seules** donne l'impression que les femmes se sont trouvées conscientes des possibilités qui les habitent pour faire face, sans hommes, à toutes leurs

difficultés et aux besoins de leur famille. Cette situation les a valorisées à leurs yeux.

Le paradoxe est clair : une forme de promotion de la femme est née d'une expérience douloureuse d'exclusion, d'abandon ou d'absence de l'homme dans un contexte de pauvreté absolue. L'autonomie de ces femmes par rapport aux logiques matrimoniales entraîne souvent un coût économique élevé. Dès lors, pour celles qui préconisent un changement dans leur condition et refusent les rapports inégaux et injustes dont elles sont victimes, se pose la question de savoir comment engager les femmes seules sur le terrain d'une véritable révolution féministe qui soit durable pour leur statut de chef de ménage.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse, il est apparu que les femmes seules, chefs de ménage, de Kikwit, parviennent, grâce à leurs activités à faible profit, à se construire comme acteurs et sujets de leur existence dans un contexte de crise endémique. Cependant, ces femmes, malgré leur volonté et leur combat permanent pour la survie, n'ont aucun pouvoir économique. Elles se trouvent toutes dans un état de pauvreté permanent. L'on constate également une absence de volonté des institutions publiques d'appuyer les femmes seules dans leur entreprise afin d'améliorer la qualité et le rendement de leurs activités. Il semble en même temps se confirmer, à travers les entretiens avec ces femmes, une participation, une revendication pour une autre condition de vie pour la femme seule et un rejet des images traditionnelles qu'on lui attribue, donc un changement de la vision qu'elle peut ou doit avoir d'elle-même au niveau social et statutaire.

Deux aspects importants se dégagent de cette étude. D'une part, des stratégies que ces femmes seules mettent en œuvre pour répondre à un besoin physiologique d'autoconservation, d'autre part, des réseaux de solidarité et d'insertion qu'elles créent pour se faire reconnaître dans leur communauté. Ce qui revient à dire que l'enjeu est donc une redéfinition des droits, des rôles, de la participation et de l'identité de ces femmes au sein de leur communauté.

En même temps, il s'agit d'un appel aux devoirs des institutions publiques à leur égard et de la sensibilisation de la communauté nationale et internationale à leur cause puisqu'elles se gèrent jusqu'à présent elles-mêmes.

QUE PROPOSER ?

Certes, le besoin de financement est réel pour ces femmes seules et cela d'autant plus que la crise socio-économique s'aggrave et par conséquent amenuise leur pouvoir d'achat. Mais n'ayant à ce jour aucun appui financier, l'association des « Femmes seules » comme celle des « Veuves », ne peut que compter sur les capacités de ses membres. Ainsi, compte tenu de la propension manifeste à épargner de ces femmes (45%), il semble intéressant d'organiser une caisse populaire d'épargne et de crédit à taux d'intérêts faible pour leur permettre des investissements conséquents, à leur mesure et à leur rythme. Outre l'acquisition d'un pouvoir économique, un travail de conscientisation ou de sensibilisation auprès des hommes, en particulier, et de la société, en général, reste indispensable pour lutter contre les aspects négatifs de la tradition et pour modifier leur regard sur les femmes seules. Certes, les femmes seules font un pas vers le changement mais ce changement ne peut être entériné dans le pays que par une action politique. Se pose alors la question de savoir comment inscrire dans la vie politique du pays ou au sein du gouvernement, les valeurs que certaines femmes seules revendiquent, ainsi que les droits qui devraient les protéger.

La dimension politique dont il est question ici est l'organisation sociale régie par des lois et des règles constituant toute une collectivité, laquelle n'a de sens que par rapport à la participation des différents groupes à une bonne gestion de la cité. C'est dans ce sens, estimons-nous, qu'il est nécessaire d'envisager la constitution d'un groupe de pression ou d'un lobby qui pourrait faire contrepoids à l'autorité établie et par là plaider les causes des femmes seules. Il convient également d'insérer les deux associations dans un vaste réseau associatif afin de participer à la dynamique de la société civile. Enfin, un travail de longue haleine consiste à former les femmes seules à la politique pour étendre ailleurs l'action entreprise à Kikwit, en vue d'aboutir à un cadre juridique cohérent à travers un projet politique bien défini et soutenu par toutes.

Dans le court terme, c'est à l'intérieur des groupes de « Femmes seules » et de « Veuves » qu'il convient de poursuivre le travail d'information et de formation afin d'aboutir, aussi vite que possible, à une sécurisation économique par la recherche de moyens plus adaptés et de créneaux porteurs.

BIBLIOGRAPHIE DE BASE

AMBLARD H., BERNOUX P., HERREBOS G., LIVIAN Y.-F., *Les nouvelles approches sociologiques des organisations*, Paris, Seuil, Coll. Sociologie, 1996.

BAJOIT G., FRANSEN A., *Les jeunes dans la compétition culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, 1995.

BAJOIT G., BELIN E., *Contribution à une sociologie du sujet*, Paris, L'Harmattan, Coll. Logiques sociales, 1997.

BAJOIT G., *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

BISILLIAT J. (sld.), *Femmes du Sud, chefs de famille*, Paris, Karthala, 1996.

COLLEYN J.-P., *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, édition de l'Université de Bruxelles.

DURAND J.-P., WEIL R., *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, Coll. Essentiel, 1989.

JOURNAL OFFICIEL DE LA REPUBLIQUE DU ZAIRE, *Code de la famille*, Kinshasa, Bureau de la Présidence, août 1987.

SOLS J.L., *Théologie de la marginalisation*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

BOURDON R., BOURRICAUD F., *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 (3^{ème} éd).

COMHAIRE S., *Femmes de Kinshasa, hier et aujourd'hui. Le monde d'Outremer passé et présent*, Paris, La Haye, essai, Ecole pratique des Hautes Etudes, Université de la Sorbonne, Mouton, 1968.

DE HERDT T., MARYSSE S., « Economie informelle au Zaïre, (sur)vie et pauvreté dans la période de transition », in *CEDAF*.

LARRAECHEA L., NYSSSENS M., « L'économie populaire : au-delà du secteur informel ; vers un secteur d'économie populaire du travail et de la solidarité ? » in *L'emploi au Sud, regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Approche et AG.L., Gresea, septembre 1993, pp. 109-138.

LOCOH T., « Famille africaine, population et qualité de la vie, rapport présenté à la commission indépendante » in *Population et qualité de la vie*, Paris 1994.

PISTES ET RECHERCHES, ISP/Kikwit, République Démocratique du Congo, Vol. 5, 2-3, 1990, pp. 309-396.

PEEMANS J.-P., « La dimension « population » dans les débats, théories et processus de développement depuis les années 1950. Eléments pour une « économie politique » des rapports entre développement et population », in

TABUTIN D., EGGERICKX T., GOURBIN C., *Transitions démographiques et sociétés*, chaire Quetelet, 1992, Institut de démographie, Université de Louvain-la-Neuve, Academia/L'Harmattan, 1995, pp. 71-107.

REMY J., RUQUOY D., *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Coll. Sociologie, 1990.

Les "Cahiers de la FOPES"

DEJA PARUS

SYNTHESES DE MEMOIRES

- * M. PERSOONE, **"L'ACV/CSC s'oppose à l'extrême-droite" : une exploration idéologique et un instrument pour la formation syndicale.** (Cahier FOPES n°1)
- * F. GONZALEZ, **Télécommunications : le service public au service du public ?** (Cahier FOPES n°2)
- * C. LOMMEL, **Quel contrat de gestion pour la mission d'intérêt public "épuration des eaux domestiques" ?** (Cahier Fopes n°3)
- * M. MIRKES, **L'éducation permanente au quotidien. Analyse des pratiques collectives.** (Cahier Fopes n°4)
- * A. DROUGUET, **Enseignement professionnel, "classe-atelier" et performances scolaires. Etude comparative de la réussite.** (Cahier FOPES n°5)
- * P. LEDENT, **Est-il possible de concilier impératif éducatif et impératif de rentabilité à l'Euro Space Center ?** (Cahier FOPES n°6)
- * P. VALEPIN, **Les contrats de sécurité, éléments d'une politique socio-préventive et sécuritaire porteuse d'une nouvelle forme d'action sociale ?** (Cahier FOPES n°7)
- * M. GAROT, **Les cartes de crédit. Le chemin de la liberté ?** (Cahier FOPES n°8)
- * M. HANCISSE et O. ROMAIN, **Analyse économique de projet : Essai de construction d'une entreprise agricole alternative.** (Cahier FOPES n°9)
- * F. GENDEBIEN, **Le partage égalitaire des tâches familiales : utopie ou réalité conditionnelle ?** (Cahier FOPES n°10)
- * E. DE GELAEN, C. HANOT, **L'école démocratique. Analyse des conditions de fonctionnement démocratique de l'organisation scolaire.** (Cahier FOPES n°11)
- * DEVOLDERE G., **« L'avantage concurrentiel de la région Mouscron-Comines-Estaimpuis ». Etude de cas.** (Cahier FOPES n°12)

∞

RECHERCHES

- * J. GOUVERNEUR, **Quelles politiques économiques contre la crise et le chômage ?** (Cahier Recherches n°1)
- * F. DEGAVRE, **25 ans de formation "d'acteurs de changement" : un défi relevé ?** (Cahier Recherches n°2)

POUR COMMANDER

- Les « Cahiers » n^s 1 à 4 et 6 à 10, ainsi que le “Cahier Recherches” n^o1 peuvent être obtenus au prix de 130 F. l'exemplaire (frais de port inclus).
- Le « Cahier » n^o5 peut être obtenu au prix de 250 F (frais de port inclus).
- Le « Cahier » n^o11 peut être obtenu au prix de 150 F (frais de port inclus).
- Le « Cahier » n^o12 peut être obtenu au prix de 200 F (frais de port inclus).
- Le « Cahier Recherches » n^o 2 peut être obtenu au prix de 360F. (frais de port inclus).

∞

Si vous désirez commander l'un ou l'autre de ces “Cahiers”, veuillez virer la somme correspondante sur le compte :

091-0114310-73 de UCL-FOPEMAP

Place de l'Université, 1

1348 LOUVAIN-la-NEUVE

avec mention “Cahier Fopes n^o... ou Cahier FOPES -R echerche n^o... ”.

Le “Cahier” vous sera envoyé dès réception du paiement